

Paroles d'un vagabond de nuit

La Chine compte aujourd'hui huit millions d'aveugles, et, chaque année, une cohorte de personnes rejoint, sans y être aucunement préparée, ce rang. Une sorte de nuée sombre, inéluctable, plane ainsi au-dessus de la foule des hommes. Pur hasard si j'appartiens moi-même à ces huit millions d'aveugles – à l'instar de notre santé qui tient exactement au hasard.

Avant le lycée, j'étais scolarisé à l'école des aveugles de Shenyang. Il y avait bien souvent des handicapés que l'on exhibait partout pour qu'ils s'expriment et donnent le modèle d'individus à la volonté ferme. La plupart d'entre eux avaient étudié par eux-mêmes quelques langues étrangères ; ils prouvaient ainsi que malgré toutes les épreuves rencontrées, ils avaient fini par vaincre les difficultés, obtenir des résultats, etc. A croire que le

handicap doit être récompensé en soi. Je ne partage pas cette vision des choses. Dans la vie, une déficience représente un manque et nourrit un regret, et quand bien même l'homme obtiendrait une victoire napoléonienne, il ne pourrait y remédier. D'ailleurs, parmi tous les spectateurs émus aux larmes, lequel ne se réjouit-il pas intérieurement de son propre bonheur d'être en bonne santé ? Faire de sa déficience un objet de mérite, c'est un blasphème vis-à-vis des épreuves que l'on a endurées.

On me demande souvent : « N'est-ce pas très douloureux que de ne pouvoir rien voir ? », ce à quoi je réponds : « Ça va encore. » Alors on loue ma résistance. Mais j'ignore si je dois me réjouir ou m'affliger. La souffrance est par essence la conséquence d'événements fortuits, tandis qu'un handicap physique étire la toile de fond d'une vie humaine, la toile de fond de la douleur d'un être également. Au lycée, j'étais tombé amoureux d'une certaine Weiwei, qui avait rejoint notre établissement à cause d'un haut degré de myopie. Nous nous donnions rendez-vous dans un parc près de l'école ; un jour, un gardien nous a filés, un peu plus et nous étions sanctionnés. J'ai alors ressenti le fait d'être aveugle comme une véritable gêne. Ma réputation de très bon élève a été balayée, mais ce merveilleux premier amour n'a pu être effacé. Je préfère être pareil à un morceau de boue ramolli à l'intérieur de mon propre bonheur plutôt que de devenir une statue bien droite sur une place.

Pourtant, notre communauté rencontre bien des difficultés, et l'assistance de gens bien portants nous est nécessaire. Mais qu'ils nous viennent en aide de bon cœur et non pour se faire valoir.

Etudiant, je suis allé en stage à l'école des aveugles de Siping. Cette école spécialisée est renommée dans le pays. Mes camarades et moi y sommes restés dix jours, et il m'a semblé que ce qui s'y passait était sans commune mesure avec la propagande faite à l'extérieur. La plupart des enfants scolarisés là-bas venaient de la campagne de Jilin, de familles très pauvres. La nourriture était mauvaise et les enfants, déprimés en majorité. Nous avons fait connaissance avec une jeune fille de onze, douze ans, aveugle de naissance. On nous dit qu'elle chantait admirablement, aussi nous installâmes-nous tous en cercle pour l'écouter. Une élève plus âgée l'accompagnait et dit :

— Allez, chante-nous quelque chose !

Nous étions tous très silencieux.

— Un, deux, trois, chante ! reprit la jeune fille, mais l'autre demeura muette.

La scène se reproduisit plusieurs fois et, enfin, nous entendîmes sa voix. Elle nous chanta « Sur la falaise de sable blanc se dresse un peuplier d'Italie ».

Sa voix transformait la chanson en une mélodie somptueuse, dénuée de toute vulgarité ; seule s'imposait la désolation d'un peuple. Nous fûmes émus, de l'entendre certes, mais surtout du fait qu'une si jeune enfant, une âme si renfermée, manifestât

ainsi une réelle connaissance de la tristesse et qu'elle en supportât le poids. Sa grand-mère nous apprit que l'enfant était solitaire, silencieuse, ne faisait qu'écouter de temps à autre la radio. Aussi, hormis le jour où elle chanta, jamais elle ne communiqua avec l'un de nous.

C'était il y a sept ans. J'ignore ce qu'est devenue cette jeune fille, mais je lui souhaite bien du bonheur.

Comme je l'ai dit, je suis allé à l'université. A l'Institut spécialisé de l'université de Changchun, j'ai étudié le chinois. Ne pas pouvoir lire à mon gré est la pire incommodité que la cécité m'ait apportée. A cette époque, j'eus une idée : enseigner la guitare contre une heure de lecture. J'ai ainsi dû recevoir une bonne vingtaine d'étudiants, lesquels me faisaient la lecture chaque jour pendant plus de deux heures.

Vraiment, la vie des aveugles est principalement entravée par le fait de ne pouvoir lire autant qu'ils le souhaiteraient. Et nous n'y pouvons rien. J'ai rencontré de jeunes artistes bien portants, lesquels ne manquaient ni de personnalité ni de talent ; lire pour eux constituait un obstacle à l'inspiration. Or, pour notre génération écervelée, dénuée de toute quête spirituelle, déclarer que lire est inutile revient à dire à un affamé que la viande est mauvaise pour la santé. Ne pas lire, c'est se couper des richesses spirituelles de l'humanité, faire de l'inertie sa personnalité. Voulez-vous être rebelle ? Commencez

donc par être créatif. Nietzsche, dans « Les trois métamorphoses », ne disait-il pas que l'esprit d'un lion ne suffit pas ? Encore faut-il y ajouter celui du nouveau-né : l'esprit créatif.

Mes études universitaires achevées, j'ai séjourné à Pékin, au Yuanmingyuan, village d'artistes en plein déclin dont je suis devenu l'un des résidents. Je vivais alors très librement ; lorsqu'on se rencontrait, on ne se saluait guère d'un « As-tu mangé ? », mais d'un « Que fais-tu ? »

Je faisais du rock, de l'art abstrait, des performances – ou bien j'étais amoureux. Je me rendais au quartier des libraires, face à l'entrée sud de l'université de Pékin, où je chantais. Souvent, le matin, des étudiants m'attendaient pour m'aider à installer mes enceintes et mon micro, me tenant compagnie jusqu'au soir. Une fois, j'ai gagné en un jour plus de cent yuans. Mon sac, bourré de billets de centimes, offrait un spectacle magnifique ; mais dans la nuit, je renversai dessus par inadvertance une bassine d'eau, aussi ne dormis-je guère, occupé jusqu'au lendemain à étaler les billets un à un sur mon lit. Ces billets en train de sécher représentent une merveilleuse scène de ma vie.

En 1996, je me suis rendu à Qingdao, puis en bateau jusqu'à Shanghai, Nankin et Hangzhou ; plus tard à Tai'an pour y séjourner plus de six mois ; l'air y est si doux. Je passais l'année 1997 dans le Sud : Changsha, Zhuzhou, Yueyang, Baidicheng, Yichang, etc. En 1998, j'atteignis enfin Kunming dont j'avais

si longtemps rêvé. Ensuite, parce que désargenté, je passai par Guiyang, Jiangxi, Zhaoyang, demeurai quelque temps à Yongzhou ; je fis un tour là où avait été banni Liu Zongyuan, mais il n'y avait plus aucun vestige du passé et je ne pouvais que soupirer face aux publicités en tout genre qui inondaient les rues.

De longues années de vagabondage ont fait des trains une image récurrente dans mes rêves. Parfois, je me vois en train d'acheter un billet ; d'autres fois, je suis dans un wagon à la recherche d'une place assise, ou dans une gare déserte, assis sur un banc que la pluie vient de tremper, à attendre l'arrivée d'un train.

Kierkegaard divise la vie humaine en trois états : éthique, esthétique et religieux. J'espère pouvoir me trouver à la lumière de l'esthétique. Je suis une pièce endommagée ; d'aucun profit au grand courant de la société, autant être un jouet, lequel tombera peut-être un jour aux mains d'un enfant pauvre – être précisément ce dont se réjouit Zhuangzi : la grande utilité de l'inutile.

Ce n'est qu'en la considérant comme objet d'esthétique que la vie humaine n'est pas néant. Qu'importent mes conditions d'existence car je ne recherche que la beauté, et cela suffit à exalter mon âme engourdie.

Lorsque j'étudiais à Tianjin, j'avais une camarade nommé Yue Hong. Atteinte de cécité depuis l'enfance, elle n'avait jamais rien vu. Elle me réclama pourtant une photo, comme s'il s'était agi d'une

requête habituelle – je n’en avais aucune à lui offrir. Elle me montra par la suite un épais album, m’expliquant qu’elle aimait y conserver ainsi les portraits de ses amis. Ne soyez pas surpris : Galilée inventa le télescope alors qu’il était lui-même aveugle – à quoi cela pouvait-il donc lui servir ? J’aime profondément ceux qui attendent ainsi l’impossible, ceux dont la vie est sans dessein.

Je n’ai pas encore réussi à écrire une bonne chanson ou un bon poème, et cela fait trente ans que ça dure. L’impression de gaspillage est pareille à de la mousse recouvrant les murs. J’ai écrit un poème un peu long : « La tribu de la nuit », quelques chansons aussi. Mon écriture incline à la schématisation. Pour moi, si l’on n’atteint pas une certaine vitesse, on ne peut surmonter la pesanteur ; l’essor ne peut se prendre qu’à partir d’un certain moment. Avec si peu d’amour au cœur, ma peine face à la maladie n’est guère profonde. Le tragique qui appelle la pitié est souvent le paroxysme du parcours d’un artiste.

J’aime le jazz. Je danse, vacillant, sur une musique instable et sans harmonie, comme s’il s’agissait de courir vers un point ultime selon une suite infinie de décimales périodiques. Mes partitions, ce sont les bars, les avenues, les chambres simples et rudimentaires des petites gens, les gares, ma région natale, Dostoïevski, Brodsky, Kierkegaard, Kafka, sur lesquels je danse et titube. Ainsi en a-t-il été jusqu’au jour d’hiver où, sous les lumières

brumeuses d'une station de métro à Pékin, j'ai rencontré la jeune femme que j'aime ; alors l'instabilité et le tourment ont cédé à la joie.

Présentement, je suis assis devant une table et j'attends son retour. J'élève la voix pour chanter un *do*, pour toi, mon lecteur, et pour moi, afin qu'ensemble nous mettions un point final à ce texte. Et je te souhaite bien du bonheur.

Un train vert

Le bruit d'un train en marche ressemble à de la musique reggae : cela vous détend. Aussi les trains peuvent-ils guérir insomnies et dépressions. Les films qu'enfants nous avons vus – *Les Guérilleros des chemins de fer*, *Walter protège Sarajevo*, *Le Pont Cassandre* –, parlent tous de trains. Des gamins disposent des clous sur les rails, et le train, en passant dessus, leur fabrique leurs propres petits couteaux. Des filles attendent qu'un train les emporte très loin, afin qu'il leur soit épargné d'épouser le fils des voisins. Cette si grande boîte en ferraille, nous la révérons, à cause de son impétuosité, de sa course interminable.

1

Je suis du quartier Tiexiqu, à l'ouest des rails, centre industriel de Shenyang. Le quartier s'appelle

ainsi car un pont de chemin de fer se trouve à l'est. Chaque fois que l'on passait en bus à cet endroit, je me dressais sur la pointe des pieds pour regarder vers le pont ; souvent un train passait, un train dont la puissance et la vitesse, ainsi que la destination lointaine, excitaient terriblement l'enfant que j'étais.

Plus tard, souffrant d'un glaucome, je suis allé dans le sud pour me faire soigner. A l'époque, pour aller de Shenyang à Shanghai, il fallait deux jours et une nuit – toute une expédition. Nombreux étaient les voisins venus chez nous demander à ma mère de leur rapporter de Shanghai vêtements à la mode, chewing-gums ou biscuits à la crème ; quant aux enfants, ils déclaraient volontiers qu'eux aussi auraient bien voulu avoir une maladie des yeux pour pouvoir aller à Shanghai. C'était la Chine des années 1970.

Dans le train, mon excitation ne dura qu'un temps, cédant vite à la fatigue et la somnolence ; ma mère me laissa son siège afin que je puisse m'étendre, et je m'endormis profondément. Je n'avais guère conscience de ce que ma mère pouvait endurer à rester debout. Nous arrivâmes au Changjiang ; ma mère me réveilla. Il y avait devant nous le grand pont de Nanjing dont j'avais vu maintes affiches de propagande ; ce grandiose édifice reproduit sur les billets de deux maos, j'allais le voir de mes propres yeux.

Mais il faisait encore nuit et quand nous passâmes sur le pont, je ne vis qu'un éclair subit

de lampadaire sitôt disparu derrière nous. Je pus imaginer au-dessous de nous le large fleuve et entendre le roulis du train perdre de sa substance, devenir moins tyrannique. Cela dura environ dix minutes, et je me demandai quelle était la longueur de ce pont, sans doute était-il le plus long du monde. De même, je songeais que la Chine était le plus grand pays au monde, et Shenyang la plus grande ville de Chine, hormis Pékin bien entendu.

2

A seize ans, j'étais aveugle depuis sept années déjà. A dire vrai, j'étais un adolescent pareil à Zhang Haidi¹, handicapé mais valide. J'étais capable, canne à la main, d'arpenter les avenues, traverser les rues en évitant les voitures, entrer dans les magasins et acheter ce que je voulais. Un jour, j'informai ma mère que je voulais passer quelques jours chez un camarade; au lieu de quoi j'achetai un billet de train pour Tianjin. Je savais déjà que Shenyang n'était qu'une bourgade industrielle arriérée et que, plus loin, il y avait Chengdu, Wuhan, Tianjin, Pékin. Je montai dans un train en provenance de Jiamusi. Il n'y avait plus de place assise, aussi m'installai-je

1. Présidente de la Fédération des handicapés de Chine. Handicapée depuis l'âge de cinq ans, sa brillante réussite professionnelle est un exemple en Chine. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

dans le passage entre deux wagons, la tête pleine de visions des grandes villes que j'allais voir. Enfin, je partais seul me frotter au monde ! Je sortis la bière et les œufs durs achetés à l'avance, bus deux gorgées, et le monde entier me parut fraternel, comme assis à mes côtés.

A mes côtés se tenait un vieil homme. Avalant sa salive, il me demanda :

— Hé l'ami, peux-tu m'en donner une gorgée ?

Je lui offris la bouteille encore mi-pleine. Il dit :

— A vous voir, on devine que vous n'êtes pas quelqu'un d'ordinaire. Pour sûr, un brillant avenir vous attend !

Heureux, je lui offris deux œufs durs.

Arrivé à Tianjin, je trouvai un petit hôtel où loger pour deux yuans la nuit. Je marchais dans les rues, tout oreilles au dialecte local. Enfin, un autre train me conduisit en deux heures à la splendide capitale du pays de mes ancêtres : Pékin.

J'avais une telle vénération pour la culture qu'à peine descendu du train je me précipitai à la librairie de Wangfujing, qui n'avait pas encore été détruite. Puis, le soir venant, c'est au Pavillon du Bonheur que je me rendis. Comme je venais d'entendre à la radio une diffusion de *La Vie de Shi Ping Mei*, je tenais à rendre hommage à cette femme talentueuse d'autrefois.

Si tu veux chanter, dit mon père, prends exemple sur Mao Ning ; lui passe sur la chaîne de télévision nationale, et il vient pourtant de Shenyang !

Cela faisait déjà un an que je chantais dans les rues de Pékin et j'avais économisé un sac entier de billets de centimes. Je voulais aller au Yunnan, en particulier à Dali. De Pékin à Kunming, je pris donc le train cinquante heures durant, en siège dur...

Durant les dix premières heures, habité par l'ardent désir qui me portait vers le Yunnan, j'imaginai les lieux, tel celui qui caresse dans sa poche un doux morceau de jade. Mais dix heures plus tard, la pièce de jade ne semblait déjà plus si pure : que faire pour endurer ce trajet interminable ? Je commençai à prêter attention aux conversations alentour. Face à moi en diagonale, on parlait de la bombe atomique, où elle était cachée, et aussi de la 38^e armée, de Lin Biao. J'écoutai un moment puis décidai de changer de spectacle. Derrière moi, on parlait de vente, de l'argent brillamment gagné auquel tout homme aspire. Plus loin, une jeune fille parlait de l'ami qu'elle allait retrouver et qui, apparemment, était professeur à Kunming ; elle avait acheté un plein seau de roses. Son récit devenait grisant lorsque le seau se mit à couler et que l'eau se répandit dans tout le wagon.

Vingt heures plus tard, les voix autour de moi se firent lointaines ; je me sentais légèrement ivre et commençais à me remémorer un roman que

j'avais lu, ou bien je me testais, m'obligeant à me souvenir de l'endroit où je me trouvais deux ans auparavant exactement, de ce que je faisais ; puis j'augmentais la difficulté, il me fallait revenir cinq, six, sept ans en arrière. Il me semblait par moments que j'avais certainement dû disparaître : comment ne parvenais-je pas à me souvenir de ce que j'avais vécu durant telle ou telle période ? Puis une certaine vigueur me revenait, je cherchais un fil conducteur et, avec moult tours et détours, je rampais enfin vers les régions aveugles de ma mémoire.

Trois heures passèrent ainsi, et nous atteignîmes le Guizhou. Harassé de fatigue, j'abandonnai toute bienséance pour m'allonger carrément par terre, pelotonné, incapable d'endurer encore la position assise. Un marchand ambulancier arriva, je me relevai puis me rallongeai. Des gens qui voulaient aller aux toilettes m'enjambaient. Je portais depuis longtemps les cheveux longs, jamais je n'aurais cru qu'ils puissent être ainsi piétinés.

A Kunming, l'alcool de prune est délicieux et les petits restaurants très bon marché ; incapable de me contrôler, je dépensai bien vite les quelques centaines de yuans que je possédais. Puis, je me mis à chercher partout des bars où chanter, en vain – rien à faire d'autre sinon mendier. Heureusement, j'avais un ami à Changsha prêt à m'héberger ; un billet pour Huaihua en poche, je resquillai pour le reste du trajet ; j'enfreignais la loi pour la première fois de ma vie, j'étais terriblement angoissé.

Le train dépassa Huaihua. Mon billet n'étant plus valable, j'appréhendais l'apparition du contrôleur qui ne venait pas, me laissant aux affres de mon imagination terrifiée. Puis, songeant que l'endroit le plus dangereux pour moi serait peut-être le plus sûr, je me mis en quête de l'homme en uniforme. Je l'interrogeai sur la météo, lui demandai l'heure, le pressai de questions sur ce qu'il y avait à faire dans le sud, sur la musique qu'il aimait, si bien qu'il perdit patience et chercha à m'éviter autant que possible. Finalement, usant de *L'Art de la guerre* selon Sunzi, je parvins à frauder jusqu'à Changsha.

Peu de temps après, lors d'un autre trajet, je resquillai à nouveau ; je me rendais à Tai'an avec un ami passionné des monuments du monde entier, amoureux fou de rock. Tout au long du trajet, il m'entretint de Marquez et de Bob Dylan, de l'absurde, de l'existentialisme, de sorte qu'alentour on nous regardait d'un œil mauvais. Lorsque nous descendîmes du train, un policier en civil arrêta mon ami, lui interdisant de descendre avant de s'être laissé fouiller. Ils se disputèrent : mon ami sauta sur le quai, l'autre le retint ; finalement d'autres policiers arrivèrent et l'obligèrent à remonter dans le train. Cela dura une bonne demi-heure et, pour finir, le train repartit, emmenant mon ami.

Resté sur le quai, les policiers de la gare m'accompagnèrent jusqu'à la salle d'attente. Dans mon bagage, ils découvrirent un appareil inconnu, plein de boutons. Intrigués, leur timbre de voix changea ;

ils me demandèrent ce que c'était. Je leur déclarai qu'il s'agissait d'un appareil pour donner certains effets au son de la guitare, et comme ils ne me croyaient pas, je leur expliquai la fonction de chaque bouton, allant jusqu'à brancher l'appareil et leur faire une démonstration. Alors seulement, ils ne doutèrent plus.

Le policier du train appela pour annoncer que la fouille était achevée et que personne dans le wagon n'avait perdu quoi que ce fût. Il avait interrogé les passagers pour connaître la teneur de nos conversations, tous avaient répondu que nous avions prononcé des noms étrangers et qu'ils n'avaient rien compris. Les policiers de la gare me firent la leçon : certes nous n'étions plus soupçonnés de vol, mais il n'était guère correct de pérorer et de raconter des sottises dans un lieu public. Pour cette fois, et parce que j'avais eu une bonne attitude, ils me laissaient tranquille. Quant à mon ami, il paya cinquante yuans d'amende et fut relâché à la station suivante.

4

Pékin est une immense marmite dans laquelle viennent cuire les amateurs d'art d'un peu partout. Après avoir mijoté un long moment, ils éprouvent le désir de sauter hors de la marmite pour se rafraîchir. Mais à l'extérieur, c'est le désert et la stérilité,

l'impossibilité d'avoir un échange insolite, alors ils s'en retournent à leur cuisson.

En 2001, j'avais tant mariné que je me sentais presque asphyxié. Il me fallait fuir. J'optai pour un certain nombre de destinations, mais en vain : tout était complet. Je finis par demander un billet pour Yinchuan, le guichetier me répondit qu'il y avait de la place ; je payai. C'était la ligne 43 qui part de Pékin pour le lointain désert de Jiayuguan.

Les passagers étant rares, je pus m'installer au fond du wagon, m'allonger sur deux sièges et m'endormir aussitôt. A Yinchuan, mon tour de chant sur la place me fit gagner de quoi voyager un peu. Je décidai de continuer vers l'ouest. A Lanzhou, je chantai près de l'université. Un jeune, manifestement homosexuel, me proposa son aide pour trouver une chambre, dépensa de quoi me faire cirer les chaussures par un enfant dans la rue et m'invita à manger du riz sauté à l'ananas, puis, comprenant que je n'étais pas du même bord, disparut aussi soudainement qu'il était apparu.

Je continuai mon périple.

J'arrivai à Xining. En pleine nuit, la salle d'attente de la gare était déserte. J'étais en train de réfléchir à l'endroit où je pourrais me rendre lorsqu'une jeune fille vint s'asseoir à mes côtés, soupirant ostensiblement. Je me réjouis secrètement : n'était-ce pas là ce que l'on appelle l'aventure ?

En ces temps circulait la rumeur suivante : lors d'un long voyage en train, une jeune fille s'installe

à vos côtés. Epuisée, elle s'endort, la tête posée contre votre épaule. Vous êtes vous-même fatigué mais, afin de préserver le sommeil de l'inconnue, vous demeurez immobile une journée et une nuit entières. Lorsque la jeune fille s'éveille, elle décide aussitôt de vous épouser.

Reprenant mes esprits, je demandai à ma voisine si elle n'avait pas quelque souci, si elle avait besoin d'aide. Elle me raconta qu'ayant travaillé à Xining, son patron ne l'avait toujours pas payée; complètement démunie, elle cherchait à rentrer chez elle. Je m'empressai de sortir de mon sac pains et biscuits que l'on m'avait donnés pour mes chansons, et nous partageâmes.

Le lendemain, nous partions pour Qinghaihu.

Dans le train, beaucoup de Tibétains psalmodiaient des prières. Nous gagnions en altitude et je ne sentais presque plus la chaleur de la marmite derrière moi.

Nous descendîmes à Hargai. Il n'y avait à côté de la gare qu'un restaurant, un hôtel et un bureau de poste. Je bus deux verres d'alcool d'orge, ce qui me donna le courage de lui demander si elle ne voulait pas être ma petite amie. Elle me répondit qu'elle avait déjà quelqu'un à Lanzhou, un étudiant. Ne lui avais-je proposé ce voyage que dans ce but ? Je répondis non mais pensai oui.

Le soir venu, nous prîmes une chambre dans l'unique hôtel. La porte ne fermait pas de l'intérieur et il fallut la bloquer avec une table. Au milieu de

la nuit, un Tibétain ivre frappa violemment; l'inquiétude me tint éveillé toute la nuit tant je redoutais que l'auberge fût tenue par des brigands.

Tôt levée, elle m'annonça d'emblée – puisque les choses avaient été dites – que continuer ce voyage ensemble serait gênant, elle craignait de manquer de respect à son petit ami. Je lui demandai où elle voulait se rendre : Lanzhou. Or il n'y avait que deux destinations possibles au départ de Hairgai ; je fus donc obligé d'opter pour Germu.

Mon train partait le premier. J'aurais voulu la prendre dans mes bras une dernière fois, lui dire des gentilleses, mais il y avait tant de monde qu'elle me poussa pour m'aider à monter, et la porte se ferma brusquement.

Germu est situé sur la route du Tibet. Dans le train, de plus en plus de Tibétains psalmodiaient des prières. Il y avait une odeur de thé au beurre, des stations aux noms inconnus; le soir venu, il fit très froid. Au-dehors, on aurait dit un immense lac salé de la planète Mars, je ressentais la solitude jusque dans mes os. Je regrettai déjà ma conduite : pourquoi avoir désiré qu'elle fût ma petite amie ? Bavarder avec elle en chemin aurait suffi à mon bonheur !

A Germu, la voie ferrée de Chine s'achevait. Au-delà, il fallait voyager en car des jours et des nuits durant, c'étaient des routes de yacks, des montagnes enneigées, des prairies sinueuses. Je songeai alors avec nostalgie à la lointaine marmite, à sa douceur, à la chaleur des rapports humains, aux signes de vie humaine.

Aujourd'hui je vis à Pékin, à moins de cent mètres de la gare, et j'entends distinctement les départs et les arrivées des trains. C'est pour moi un son grave, lent et régulier, pareil à celui du vent bruissant dans les arbres ; pas un bruit, mais un son qui me procure beaucoup de calme.

Pendant un temps, je rêvais très souvent d'une petite gare, apparemment dans une ville du nord où je devais changer de train. Le quai était impeccablement propre, comme après une averse. Il n'y avait guère d'employés et, à travers deux clôtures de fer, un passage conduisait à la sortie. Je rêvais parfois que j'attendais là plus d'une demi-heure. Le quai était si paisible que j'avais envie de bâiller.

D'autres fois, las d'attendre, je sortais de la gare pour aller faire un tour. Non loin se trouvait un fleuve, un peu semblable à la mer de Tianjin ; sur l'avenue, des chauffeurs de bus cherchaient à attirer les touristes pour une course en banlieue, où se trouvait d'ailleurs une université, pas très bonne. La ville entière avait une tonalité gris clair ; les passants, peu diserts, un air fade. Mon rêve pouvait différer en ceci : j'achetai un billet dans le grand hall de la gare ; la file d'attente était longue et le sol constellé de sciure de bois collante. Au réveil, je m'interrogeais sur les raisons de la récurrence de ces lieux, s'agissait-il d'une ville que j'avais pu traverser ? Mais non, dans la vie réelle, je n'avais

jamais connu pareil endroit. Il m'arrivait de consulter une carte du nord : cette ville devait se trouver quelque part entre la province du Henan et celle du Shandong.

A propos de trains, bien des histoires sanglantes ont été contées. Dans mes souvenirs d'enfant, les alentours de la voie ferrée étaient extrêmement dangereux, propices aux meurtres ou aux accidents. On disait que si vous vous aventuriez sur les rails, vous pouviez vous retrouver pieds coincés au moment même où un train arrivait, comme si une main invisible sortie de terre vous avait saisi, vous retenant fermement. Bien entendu, ceux qui racontaient ce genre d'histoires avaient pu s'échapper au dernier moment et n'étaient pas morts écrasés.

Lorsque j'étais écolier, il y eut à Liaoyang un jeune héros, un certain Zhou Yuncheng, qui s'était sacrifié pour sauver une vie. Ses nom et prénom ressemblent aux miens, d'où l'acuité de mon souvenir. Alors qu'un train arrivait, il avait – aux dépens de sa propre vie – poussé hors des rails un enfant tétanisé par la panique. L'époque était riche de modèles héroïques ; le maître nous avait donné pour devoir d'écrire ce que nous inspirait l'histoire de Zhou Yuncheng. Je crois qu'il n'avait que dix-huit ou dix-neuf ans lorsqu'il s'est ainsi sacrifié. Pourtant, quelques années après, il était totalement oublié. Et si je me le remémore confusément aujourd'hui, c'est uniquement parce que j'écris sur les trains. Il y eut aussi, avant Zhou Yuncheng, une

jeune fille appelée Dai Birong, qui perdit sa jambe et son bras gauches dans des circonstances similaires. En 1997, alors que j'étais à Changsha, chantant dans un bar, je l'entendis par hasard interviewée à la radio. Elle avait alors plus de quarante ans ; il me semble qu'elle était une simple ouvrière. Son handicap lui avait causé bien des souffrances et des ennuis.

Pour finir, j'aimerais parler du poète Haizi. Le 26 mars 1989, c'est un train qu'il choisit pour mettre un terme à ses jours. Cela fait déjà vingt ans. S'il était encore en vie, je présume qu'il serait une légende dans le milieu littéraire, qu'il aurait pris de l'embonpoint, aurait sombré dans l'alcoolisme, connu des divorces, et sans doute écrirait-il des feuilletons pour la télévision. Mais au seuil du chaos des années 1990, Haizi a songé que non, il ne poursuivrait pas, que l'on s'amuse donc sans lui. Il a laissé son recueil de poèmes, un gros livre relié, s'aventurer seul dans ces années-là, franchir le millénaire, et de librairie en librairie, de bibliothèque en bibliothèque, de table en table, entrer dans le nouveau siècle.

Mon père

Mon père n'est pas un illustre personnage, sans quoi, je pousserais un hurlement pour clamer son nom et sa renommée suffirait à éloigner toute guigne.

Dans une petite maison de la cinquième rue du quartier de l'ouest des rails, penché sur le fourneau, mon père pleure ; penchée à l'autre extrémité, ma mère pleure ; lui me dit : va voir ta mère ; je rampe jusqu'à elle qui me rétorque : va voir ton père. Cette scène est comme un arrêt sur image au commencement de ma vie, probablement le jour où un médecin a diagnostiqué mon glaucome, à cause duquel j'ai fini par perdre définitivement la vue. Ma mère s'est employée de toutes ses forces à me faire soigner pendant que mon père restait à la maison, travaillant jour et nuit afin de maintenir nos moyens de subsistance. Souvent, dans un hôpital d'une région inconnue, ou dans un hôtel quelque part en pleine campagne, nous recevions

un mandat postal envoyé de Shenyang, ainsi que des coupons nationaux de céréales. Que de traitements, de chemins parcourus ! Mais au bout du compte, de retour à la maison, je perdis finalement totalement la vue. Je me souviens de la première fois où mon père m'a parlé solennellement, évoquant mon avenir :

— Fils, nous avons fait de notre mieux, l'argent nécessaire aux soins, nous l'avons épargné, et la somme est plus haute que toi ! Quand tu seras grand, ne nous blâme pas.

Désespéré et triste, j'aurais voulu répondre quelque chose de réconfortant.

Mon père s'appelle Zhou Congji. Il est originaire du Liaoning, du quartier Dashiqiao de la ville de Yingkou. Dans les années 1960, durant la grande famine, il est venu à Shenyang pour y travailler en tant qu'ouvrier. C'est un homme extrêmement intelligent et qui a beaucoup de goût. Peut-être, s'il était né une dizaine d'années plus tard, aurait-il été un artiste.

Devant chez nous, à l'intérieur d'un espace grand comme la paume d'une main, il cultivait de nombreuses plantes. A la fin des années 1970, tel un ovni, la télévision est apparue dans notre pauvre vie. D'abord, c'est un voisin qui a acheté un poste en noir et blanc. Alors, chaque jour, la bave aux lèvres, tous les enfants de la cour et moi-même rivions nos regards sur ses fenêtres. Bientôt, nous fîmes la queue pour l'aider à fendre le bois, à piler

le charbon, afin d'obtenir le droit, le soir venu, d'emporter un tabouret chez lui pour regarder *L'Homme venu des profondeurs de l'océan* ou *Les Escadrons de la mort*.

Enfin, mon père est entré en scène. A bicyclette, il s'est rendu au quartier Daximen de Shenyang, au marché de pièces électroniques; il a acheté du fil et un plan explicatif qu'il a étudié à fond. Finalement, un beau jour, sa bombe atomique a explosé! Sur la table, du tas de lampes à diode ou triode et de fils emmêlés a surgi une image de flocons de neige virevoltants, au centre de laquelle un présentateur d'informations vêtu d'un costume occidental se tortillait. Nous avions la télévision, un poste de neuf pouces que mon père avait installé : nous n'étions pas peu fiers!

A l'usine, c'était aussi un crack ; il venait à bout de n'importe quelle tâche. Il avait été classé ouvrier du huitième échelon, ce qui doit correspondre grosso modo au statut de technicien supérieur. Pourtant, j'aimais de moins en moins ce père, cette usine bruyante et la fumée noire de la fonderie. Je commençais à lire Tagore. Un oiseau estival s'est posé devant ma fenêtre. Il n'y avait qu'un égout devant chez nous et, un peu plus loin, une poubelle puante, puis un autre égout. Chaque soir, mon père retrouvait ses collègues. Ils parlaient moteur et tubes d'acier, fumaient et buvaient. Ma mère se trouvait alors dans la dépendance – terme dialectal du nord-est qui désigne la cuisine juste en face

de l'entrée – à faire frire des cacahuètes. Nous devions attendre qu'ils aient fini de les déguster pour nous mettre à table. Et puis, comme tous les pères de la classe ouvrière, le mien faisait en sorte que toute la famille le craigne ; ainsi manifestait-il ostensiblement la valeur de son existence. Si nous étions en train de chanter et qu'il rentrait à ce moment-là, le silence tombait brutalement ; nous nous sentions soudain accablés, sans plus oser lâcher un pet.

De fait, pour chacun d'entre nous, la révolte commence toujours par une opposition au père.

Je lui en veux encore de m'avoir battu. Un jour, alors que je rentrais et renversai par inadvertance un plat de raviolis fraîchement préparés, il me gifla. Je trouvai cela injuste, car je voyais mal et qu'il ne s'agissait que de quelques raviolis. Par ailleurs, il désapprouvait que je veuille lire. Lorsque ma mère m'accompagna dans une librairie et acheta pour environ vingt yuans de chefs-d'œuvre du monde entier, mon père, dès notre retour, exprima son mécontentement : avec une telle dépense, il lui restait à peine de quoi nous nourrir ce mois-ci. Je songeais parfois secrètement que la vie, seul avec ma mère – sans mon père –, serait vraiment heureuse.

Mon ressentiment grandit avec moi et, pour finir, la guerre inévitable éclata.

J'avais seize ans. Je pouvais alors boire à table. Un jour, proches et amis nous rendirent visite et

apportèrent une bouteille de liqueur. Ivre, je m'étendis sur le *kang*¹. La chaleur de l'alcool aidant, je me disputai avec mon père. Un peu gris lui aussi, il se déchaussa pour m'asséner un coup sur la tête. Frapper son fils avec la semelle d'une chaussure, cela relevait du cérémonial le plus traditionnel ! Toute ma haine reflua et, l'énergie décuplée par l'alcool, je me ruai vers la cuisine où je m'emparai d'un couteau pour revenir à la charge. Plusieurs personnes me barrèrent le chemin et m'attirèrent au-dehors pour tenter de me raisonner. Je ne cessai de hurler :

— Je vais te tuer !

Tous les voisins m'entendirent. C'était vraiment une faute majeure de ma part ! Plus tard, mon père interrogea ma mère :

— Pourquoi ce fils me déteste-t-il autant ? Que lui ai-je donc fait ?

Cette bataille contre mon père m'a cependant fait mûrir ; j'ai compris qu'une fois adulte un homme doit quitter ses parents, partir dans le monde et gagner sa vie. Je suis allé aussi loin que j'ai pu. A Tianjin, à Changchun. Je rentrais une ou deux fois par an. Mon père me conseillait d'apprendre le métier de masseur, un emploi sûr, disait-il, qui me mettrait à l'abri des coups durs. Mais je ne voyais pas les choses ainsi, et comme l'idée venait

1. Lit traditionnel chinois. Sorte de plate-forme en briques chauffées par le dessous.

de lui, j'en voulais encore moins. Mon père était alors à l'apogée de sa vie. Technicien exceptionnel, vice-directeur d'usine, il avait même eu commande pour entreprendre des travaux ; cela ne dura pas. Il soupirait bien souvent en songeant à cette époque où on lui avait proposé de l'argent qu'il n'avait jamais accepté, trop honnête et sérieux ; résultat : il n'avait tiré aucun avantage.

En 1994, j'obtins mon diplôme universitaire. Il vint me chercher à la gare de Shenyang. Je quittai les jardins romantiques, les chefs-d'œuvre littéraires, l'amour que je portais secrètement à quelques jeunes filles, pour revenir au quartier délabré de l'ouest des rails, dans la petite maison où s'entassait la famille. Mon père se plaignit : je ne l'avais pas écouté, préférant étudier la littérature, et je me trouvais de fait sans travail. Puis il m'accompagna pour offrir un présent au directeur de l'école. Je découvris alors un autre aspect de sa bassesse : face au pseudo-intellectuel que représentait le directeur, il s'inclina révérencieusement, n'osant pas même respirer, et lui glissa dans les mains une bouteille d'alcool ainsi qu'une enveloppe de mille yuans. Puis, m'entraînant à sa suite, il se retira d'un air empli de crainte et de respect. De retour à la maison, il ne cessait de répéter que le directeur était diplômé de l'université du Liaoning. Un intermédiaire vint bientôt nous informer qu'il n'y avait guère d'espoir. Mon père, étant tout de même de la classe ouvrière, avait une

certaine conscience. A peine apprit-il la nouvelle qu'il se rendit chez le directeur pour lui réclamer son argent.

Notre région d'origine nous désespérant, nous partîmes de plus en plus loin. Mes parents vieillirent. Vacillants, ils restaient derrière moi à me servir des litanies de vœux de bonheur. Apparurent le bipper, le téléphone portable, l'ordinateur. Ils n'en firent aucun cas, continuant à s'absorber chaque jour devant la télévision, à utiliser le téléphone fixe pour appeler à longue distance leur fils, et, craignant que cela ne coûtât trop cher, à raccrocher rapidement. Une année, alors que j'étais au loin, je reçus une lettre de mon père. Très sérieusement, puisque j'écrivais, il me soumettait une histoire : il y avait, dans notre région natale, un grand verger dont les arbres venaient récemment d'être abattus. Il me demandait d'écrire un bon texte à partir de cet événement.

Une autre fois, il me téléphona. Sa santé n'était pas bonne et il me demandait de rentrer au plus vite. Sur place, je découvris qu'il allait parfaitement bien. Il prit alors un air mystérieux pour m'annoncer qu'il m'avait trouvé une épouse, que j'allais d'ailleurs rencontrer illico. Il louait une chambre de la maison à une jeune fille qui travaillait aux bains publics; peu de temps auparavant, sa sœur cadette s'était présentée, cherchant elle aussi à travailler aux bains publics. Mon père eut alors cette idée de me faire prendre femme.

La jeune fille habitant chez nous, il m'était difficile de me dérober. Mon père prenait la chose très au sérieux ; que de kilomètres m'avait-il fait parcourir ! Lorsque je lui confiai que cela ne m'intéressait pas, les yeux écarquillés, il demanda :

— Tu crois pouvoir trouver une étudiante ?

Craignant qu'il s'emportât, j'acceptai de rencontrer la jeune fille. Au retour de son travail, nous nous retrouvâmes seuls. Elle me questionna :

— Que fais-tu à Pékin ?

— Je chante dans les rues, répondis-je.

— Alors quand j'aurai le temps, je viendrai te voir à Pékin. Comment sont les bains publics là-bas ?

J'ignorai ce qu'elle souhaitait réellement savoir, aussi répondis-je tout à trac :

— L'eau est probablement très chaude.

Pour un homme qui a lu Camus, entendu parler du nirvana, comment est-il possible de se retrouver dans une situation aussi embarrassante ?

De ce jour, je pris la ferme résolution de fuir ma région natale et, s'il n'y avait pas eu de frontière pour me retenir, j'aurais pu courir d'une traite jusqu'au pôle sud.

Dans les années 2000, mon père se fit un tour de reins à vouloir déplacer une tôle d'acier. Aussi prit-il sa retraite anticipée. L'humeur mauvaise, il ne voulait pas se rendre au parc comme les autres personnes âgées, pour bavarder et jouer aux échecs. Il demeurait enfermé toute la journée, allongé sur

le lit à fumer et regarder la télévision. De fait, il fut victime d'une embolie. Un jour, il tomba dans la rue. Personne n'osa le relever, on le couvrit d'une couverture, et ce fut seulement lorsque des voisins la prévinrent que ma mère put venir l'aider à se relever. Depuis, il ne peut marcher qu'en se tenant aux murs, à petits pas. Chaque fois que nous revenons, ma sœur et moi, au moment du départ, il se met à pleurer. Alors je songe à l'homme qu'il était vingt ans auparavant, l'excellent travailleur du quartier de l'ouest des rails, le corps plein d'une force productive, qui tapait son verre d'alcool sur la table. Il lâchait fièrement :

— Quand vous serez grands, il faudra me ficher le camp! Vous ne me manquez guère; je n'aurai pas besoin de vous!

Aujourd'hui, d'après ma mère, nous ne pouvons le traiter que comme un enfant. Un peu sourd, il a du mal à s'exprimer. Sur le seuil de la maison, vacillant, il nous regarde, ma sœur et moi, deux adultes, qui partons au loin, et il espère notre retour.